



## Comprendre le discours analytique ?

Lilia Mahjoub

*J'ai choisi pour cette Journée consacrée aux conférences de Lacan à Sainte-Anne de vous commenter le deuxième entretien intitulé « De l'incompréhension et autres thèmes »<sup>1</sup>. Lacan ouvre cet entretien – c'est ainsi qu'il le désigne – en déclarant qu'il le fera dans la position de l'analysant. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il parle d'entretien, car il ne saurait y avoir d'analyse sans entretiens préliminaires. Entretien, donc, parce qu'il parlera de son trajet dans la psychanalyse, et ce, jusqu'au point où il en est au moment de celui-ci. Il partira d'une question qui lui a été proposée par quelqu'un de son école pour intituler cet entretien : « L'incompréhension de Lacan est-elle un symptôme ? »*

Dans une conférence de la même année, à Milan<sup>2</sup>, six mois après cet entretien, il dira être « entré dans la psychanalyse sur le tard ». Il formule cela alors qu'il est en train de parler de compréhension, à savoir qu'il ne faut pas comprendre trop vite pour ne pas filer vers la signification, et que le plus important pour un analyste, quand il invite quelqu'un à parler, c'est de lui expliquer « comment il faut faire, c'est-à-dire pas n'importe quoi. Lui expliquer la règle ». Ce qu'il s'agit de comprendre, pour Lacan, c'est pourquoi quelque chose qui se fait avec cet appareil qu'il appelle le signifiant, peut avoir des effets. Plus que toute signification, ce qui paraît plus essentiel à Lacan, ce sont les effets de signifiant. Le glissement des signifiants, voire leur dérapage tel qu'il se manifeste avec le lapsus, le mot d'esprit, l'acte manqué, enfin avec ce qui est désigné comme formation de l'inconscient.

Lacan dit ainsi être arrivé « sur le tard » dans la psychanalyse, parce qu'il s'est d'abord demandé, lorsqu'il était en neurologie, ce que c'était qu'un psychotique. Et c'est ce qui le mena à faire une analyse. Puis il y eut la guerre, pendant laquelle il poursuivit cette expérience, et à la fin de celle-ci, il commença à faire savoir que de cette expérience il pourrait dire quelque chose. Il lui fut alors répondu : « Surtout pas [...] personne n'y comprendrait rien... On vous connaît, on vous a repéré déjà depuis un moment »<sup>3</sup>. Je signale que sa thèse avait déjà fait scandale voire même « un véritable effet d'horreur »<sup>4</sup>.

C'est pour cela que l'*incompréhension de Lacan*, c'est quelque chose qui est présent, et pour Lacan lui-même, depuis longtemps. À l'époque, il ne fut point ennuyé par ce « tard » : « Je n'éprouvais aucun besoin de forcer les gens » précise-t-il. Et ce n'est qu'à l'occasion d'une crise politique entre psychanalystes qu'il se trouva, je le cite : « dans une position extraite »<sup>5</sup>. Dès lors, il put s'y mettre.

---

<sup>1</sup> Lacan J., « De l'incompréhension et autres thèmes », *Je parle aux murs*, Paris, Le Seuil, août 2011, p. 43-75.

<sup>2</sup> Lacan J., « Discours à l'université de Milan le 12 mai 1972 », *Lacan in Italia*, Milan, La Salamandra, 1978, p. 32-55.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*



Qu'on ait épinglé son enseignement du « retour à Freud », c'est, selon lui, ce qu'il avait produit, mais pour que les analystes se rendent compte que ce qu'il disait était déjà dans Freud – soit cette fonction de dérapage du signifiant – Lacan énonce lors de cette conférence : « Je m'en fous de toi Freud »<sup>6</sup>.

Revenons donc à la question qui lui fut proposée pour cet entretien du 2 décembre 1971, « L'incompréhension de Lacan est-elle un symptôme ? ». Lacan dit qu'à la place de son nom, il eut convenu de mettre son discours : « vous voyez, dit il, que je ne me dérobe pas, je l'appelle *mon* »<sup>7</sup>.

Tout d'abord, Lacan ne pense pas que cette incompréhension soit un symptôme. À ce moment-là, il n'a pas encore élaboré la question du symptôme comme ce qu'il y a de plus réel chez un sujet, ce qu'il fera quatre ans plus tard. Et il dira même, plus tard aussi, que son symptôme, c'est le réel.

Il fait cependant remarquer que l'audience qu'il a, le nombre de personnes présentes, montre que sa parole n'est pas tout à fait incomprise. Que ferait là tout ce monde, et qui revient, si ce n'était pas le cas ?

Il distingue ainsi parole et discours. D'ailleurs n'a-t-il pas dit d'emblée qu'il s'agissait d'une parole d'analysant ? Lacan n'a en effet jamais parlé de discours de l'analysant, mais bien du discours de l'analyste tel qu'il l'a conçu avec ses quatre discours fondamentaux.

Il avance alors deux raisons à l'incompréhension de son discours.

La première, c'est qu'il a longtemps été interdit qu'on vienne l'entendre, et ce, de la part d'une institution analytique.

Cet interdit a quelques résonances aujourd'hui, mais il ne s'agit pas du discours de Lacan et cela ne vient pas d'une institution analytique. C'est la psychanalyse que l'on veut interdire dans l'approche des autistes.

La seconde raison invoquée par Lacan, quant à l'incompréhension de son discours, tiendrait à ce qui court en psychanalyse, à savoir que l'incompréhension est considérée comme un symptôme.

Ainsi, de quelqu'un qui ne comprend rien à ce qui lui arrive, à ce qui se répète dans sa vie, on dira que c'est un symptôme. C'est même admis dans la conscience commune, ce qui veut dire, avance Lacan, que « *le symptôme* a le sens de *valeur de vérité* »<sup>8</sup>. C'est encore ce que les analystes n'admettent pas vraiment, et qu'ils ne savent pas assez. Au plan du savoir de l'analyste, pour que le symptôme ait valeur de vérité, il faut mettre l'accent sur la supposition de savoir, c'est-à-dire que le savoir soit présupposé à l'analyste. Ce qui n'est en aucun cas garanti, soit que les analystes sachent quelque chose car, souligne Lacan : « ils ne foutent pas grand-chose ». Mais ceci ne changera rien, car ce savoir n'est pas présupposé à la personne de l'analyste, mais à la fonction.

Et si le symptôme est valeur de vérité, la réciproque ne saurait cependant être vraie. Car « la valeur de vérité n'est pas un symptôme ».

Il faut noter que cette conférence se fait sur fond de philosophie et notamment heideggérienne. Je rappelle que Heidegger avait formulé son incompréhension de l'inconscient, et ce, parce qu'il était pris dans la question de l'Être. Il n'avait d'ailleurs pas bien accueilli les *Écrits* que lui avait envoyés Lacan en 1966, « ce texte manifestement baroque » dira-t-il. Lorsque Lacan lui écrivit quelques mois après, il tint cet autre propos : « Il me semble bien que le psychiatre ait besoin d'un psychiatre ».

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>7</sup> Lacan J., « De l'incompréhension et autres thèmes », *op. cit.*, p. 44.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 48.



Lacan ne le cite pas dans cet entretien, mais il souligne que « la valeur de vérité » fait entrer en jeu *l'être de l'étant*, où se distinguent deux êtres, à savoir que « l'être parlant, c'est d'être parlant qu'il vient à l'être »<sup>9</sup>.

Pour Lacan, méditer sur l'être ne permettra pas d'avancer, et c'est ce qu'il souligne à Milan. Aussi, après avoir examiné la question de l'incompréhension de Lacan, tout d'abord sous l'angle du symptôme, puis l'incompréhension psychanalytique, également à partir du symptôme, il l'aborde ensuite, au niveau de l'incompréhension mathématique, et ce, toujours en interrogeant s'il s'agit d'un symptôme.

Parler d'incompréhension mathématique n'est pas fait pour nous étonner, car ça parle à beaucoup de monde. Les sujets qui sont « en proie à l'incompréhension mathématique »<sup>10</sup>, formule Lacan, attendent plus de la vérité que la réduction à ces valeurs qu'on appelle déductives. Car ils se demandent où se trouve la vérité dans tout ça. Si Lacan pose cette question, c'est aussi parce qu'après la référence philosophique qui accompagna longtemps son enseignement, il est dans la période où sa référence est devenue mathématique, et partant la question de la vérité se pose aussi pour les mathématiques. Qu'y a-t-il de vrai dans le chiffre ?

À ce que Bertrand Russel pensait, à savoir que « la mathématique s'occupe d'énoncés dont il est impossible de dire s'ils ont une vérité, ni même s'ils signifient quoi que ce soit », Lacan oppose que c'est un peu poussé de formuler les choses comme Russel, car la déduction mathématique n'est pas sans rapport avec la vérité, « sans quoi il n'y aurait pas besoin de l'en séparer d'une façon si appuyée », ajoute-t-il.

Il avance donc que c'est la logique qui prend en charge de justifier l'articulation mathématique au regard de la vérité.

C'est ce à quoi Lacan se livre dans son Séminaire « ... ou pire », et je vous signale, à ce propos, le chapitre intitulé « le savoir sur la vérité »<sup>11</sup> où il dit qu'avec l'émergence de la logique mathématique, la vérité peut se construire à partir seulement de 0 et 1. Je ne vais pas reprendre ici le développement qu'il fait, mais pour ce qu'il en est du rapport de la mathématique à la vérité, *via* la logique, vous pouvez vous y reporter. Qu'est ce qui fonde la vérité en logique ? Lacan, dans cet entretien, n'avance pas beaucoup de choses et c'est pour cela qu'il faut se reporter au Séminaire « ... ou pire » où il approfondira ce point.

Dans cet entretien, il mentionne qu'« Une vérité qu'on dit une, elle est vérité ou elle est semblant, distinction qui n'a rien à faire avec l'opposition du vrai et du faux, car si elle est semblant, elle est semblant de vérité précisément. »<sup>12</sup> Retenons encore que la recherche logicienne en mathématiques « a procédé du sentiment que la non-contradiction ne saurait suffire à fonder la vérité. »<sup>13</sup> Toutefois, si elle n'est pas suffisante, cela ne veut pas dire qu'elle ne soit pas souhaitable.

Dans « ... ou pire », 0 et 1 ne notent pas l'opposition de la vérité et de l'erreur. 0 a autant de valeur véridique que 1. Il « n'est pas la négation de quoi que ce soit » et « joue son rôle dans l'édification du nombre. »<sup>14</sup>

Lacan précise encore que ce qui constitua un obstacle que l'on voulut nier, c'est que l'incompréhension mathématique est conditionnée par l'amour de la vérité en tant que telle. C'est ce pathétique de la vérité qu'exclue la mathématique.

Elle l'exclue tellement, dans leur présentation simple et élémentaire, que cette exclusion fait retour dans par l'incompréhension.

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>11</sup> Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, « ... ou pire. », Paris, Le seuil, 2011, p. 175.

<sup>12</sup> Lacan J., « De l'incompréhension et autres thèmes », *op. cit.*, p. 54.

<sup>13</sup> Lacan J., *Ibid.*, p. 56.

<sup>14</sup> Lacan J., « ... ou pire », *op. cit.*, p. 176.



Par exemple, quand des économistes, aujourd'hui, expliquent à l'aide de chiffres la situation de la crise, il peut se produire une incompréhension, et que l'on se demande alors où est la valeur de vérité dans ces démonstrations.

D'ailleurs, lorsque les économistes parlent entre eux, souvent après que l'un d'entre eux a développé quelque chose, il s'en trouve un autre pour dire : « Mais c'est beaucoup plus compliqué que ça ! ». Ou encore, dans d'autres contextes, et surtout ces jours-ci, on entend dire : « Vos chiffres sont faux ! ».

Ainsi pour Lacan, les mathèmes, eux aussi, ne sauraient être considérés comme détachés de l'exigence véridique.

Après avoir parlé du langage comme clef de l'incompréhension, Lacan en vient, à propos des mathèmes, à dire que ce n'est pas parce qu'on les aborde par les voies du symbolique qu'il ne s'agit pas du réel.

Et c'est bien sur la question du réel que cette conférence s'achèvera. C'est à cela que Lacan voulait en venir avec son incompréhension, et, partant aux rapports de la vérité avec le réel. C'est donc un pas de plus que fait ici Lacan. Par les moyens du langage, et par la fonction de la parole, la vérité dans la psychanalyse « approche un réel ». Dans « ... ou pire », il faut savoir que Lacan donne une définition précise de la vérité, en tant qu'elle « n'est rien que l'articulation »<sup>15</sup> signifiante.

Approcher un réel ne veut cependant pas dire que les mathèmes sont du réel, puisqu'ils n'ont pas d'autre existence que celle d'être des signifiants.

Il en va de même pour « les hommes » et « les femmes ». Car, il ne s'agit que de ça en psychanalyse, d'hommes et de femmes. Lacan les a d'ailleurs désignés, dans son Séminaire ... *ou pire*, puis dans son Séminaire *Encore*, par des mathèmes, ainsi que nous pouvons le dire dans son tableau sur les formules de la sexualité.

Et pourtant Lacan affirme que « Des hommes et des femmes, c'est réel »<sup>16</sup>, et que c'est pour cela que nous ne sommes pas capables d'articuler dans *lalangue* « la moindre chose qui ait le moindre rapport avec ce réel »<sup>17</sup>. C'est parce que Freud, le premier, a constaté qu'il n'en était pas capable, à savoir qu'il ne savait pas ce que c'était que la sexualité, réellement, qu'il a découvert l'inconscient, soit « le glissement », « le dérapage » du signifiant. Et c'est Lacan qui a alors articulé ce devant quoi Freud s'était trouvé, à savoir ce qu'il en était du rapport sexuel d'un homme avec une femme, et ce, en posant qu'il n'y en a pas.

Penser qu'on saurait quelque chose de plus sur la sexualité à notre époque parce qu'elle est plus libre, c'est bien sûr une illusion. Combien d'articles de revues, magazines, sont publiés régulièrement sur cette question comme s'il y avait du nouveau à ce sujet. Ce réel n'a pas bougé, n'a pas progressé : il est impossible d'en rendre compte par la parole. Et l'on verra arriver un jour le projet d'une loi qui interdira la psychanalyse pour approcher les difficultés sexuelles des hommes et des femmes.

Les effets de langage jouent donc à la place où il n'y a pas ce rapport, ce qui ne veut pas dire qu'ils comblent le trou réel qu'il y a quant au non rapport, ni non plus que le trou était premier par rapport au langage, ainsi que Lacan l'articule dans sa conférence de mai 1972 à Milan, tout comme il le disait déjà dans cet entretien<sup>18</sup>.

Si le rapport sexuel est impossible, par contre la jouissance sexuelle, elle, est possible, parce que c'est de la parole qu'elle procède. « Elle seule détermine chez l'étant dont je parle ce qu'il s'agit d'obtenir, à savoir l'accouplement »<sup>19</sup>. Il n'y a donc pas de sexualité ou de copulation naturelle chez l'être parlant. Elle ne peut s'articuler qu'à la condition de la castration, qui a

<sup>15</sup> Lacan J., « ... ou pire », *op. cit.*, p. 175.

<sup>16</sup> Lacan J., « De l'incompréhension et autres thèmes », *op. cit.*, p. 61.

<sup>17</sup> Lacan J., *Ibid.*, p. 61.

<sup>18</sup> Lacan J., *Ibid.*, p. 61-62.

<sup>19</sup> Lacan J., *Ibid.*, p. 62.



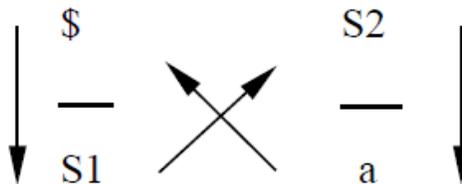
elle dimension de la langue, et c'est pour cela que cette castration est symbolique. Ce que Lacan écrira l'année suivante:  $\forall x. \phi x$ .

Cette jouissance sexuelle ne peut se définir que du rapport de l'être parlant avec son corps, et non du rapport avec le corps de l'Autre, puisqu'il n'y a pas de rapport entre l'homme et la femme. Or, cette relation à la jouissance, c'est la parole qui dans la psychanalyse « en assure la dimension de vérité »<sup>20</sup>, pour ne pas sombrer dans l'incompréhension du discours analytique.

Et Lacan terminera sur les quatre discours en avançant qu'ils « constituent de façon tangible quelque chose de réel »<sup>21</sup>, eux aussi. Il dit qu'il aurait pu montrer la petite transformation du discours du maître en discours du capitaliste.

Mais il écrira cette transformation lors de sa conférence à Milan.<sup>22</sup>

### Discours du capitaliste



C'est ce que j'ai développé hier dans le cours, mais je ne vais pas reprendre ici ce développement. Simplement, voyons la petite inversion que Lacan produit à partir du discours du maître pour en faire le discours capitaliste, soit celui du maître moderne. Il s'agit d'un changement de place entre  $S_1$  et  $\$$ . C'est  $S_1$  qui passe à la place de la vérité et le sujet qui vient en position de semblant, à cette place de l'agent ou du semblant.

$\$$ , en prenant cette place, devient le sujet décomplexé auquel sera attribué un tout-savoir, alors que dans le discours du maître antique, c'est l'esclave, le  $S_2$ , qui occupait cette place pour le maître. L'esclave sait en effet ce qu'il faut pour produire le plus-de-jouir du maître, c'est-à-dire le  $a$  - le côté droit du discours ne bougeant pas.

Le capitaliste, lui, se sert directement, sans passer par un esclave au sens antique, grâce à ses deux prothèses que sont le discours scientifique et le discours de l'université.

Il n'y a qu'à voir ce qui est en jeu dans l'affaire sur l'autisme. D'un côté, nous avons la recherche scientifique sur laquelle s'appuie le maître, disons les politiques, et de l'autre, l'Université qui forme des techniciens du comportementalisme. Le maître capitaliste, dès lors, n'a plus qu'à autoriser, qu'à pousser à de nouveaux marchés pour lesquels il débloque des budgets incroyables, reliés aux méthodes enseignées à l'Université. Ce qu'elle produit, ce sont des corps éduqués, ce sont eux les nouveaux esclaves qui n'ont plus les moyens de leur savoir, puisque ce savoir est détenu par le maître.

<sup>20</sup> Lacan J., « De l'incompréhension et autres thèmes », *op. cit.*, p. 64.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>22</sup> Lacan J., « Discours à l'université de Milan le 12 mai 1972 », *op. cit.*, p. 40.



Dans ces discours, avec la circulation des quatre termes, s'il se produit le glissement du signifiant, c'est parce qu'il y a, à chaque changement de discours, l'émergence du discours analytique, et c'est d'ailleurs ce qui fait que l'incompréhension domine dans ce dernier.

Or, au sein de ces discours, Lacan a installé la place de la vérité, cette vérité qu'il ne lâche pas, si je puis dire, pour approcher le réel. Et l'on peut ainsi lire, avec la circulation des termes, ce qui va avoir, dans *chaque* discours, *valeur de vérité*.

Pour ce qu'il en est de l'objet *a*, « rien de l'ordre du savoir n'est sans le produire », nous l'avons vu dans le discours du maître produit par l'esclave, c'est le savoir-esclave, et dans le discours capitaliste, par les nouveaux esclaves (scientifiques, universitaires), pour le bénéfice direct du maître qui a pris le masque du sujet.

Cet objet *a*, dans ces discours, « n'est pas un objet, il est plus, car il est ce qui permet de *tétraédrier* chacun de ces quatre discours à sa façon. »<sup>23</sup> Ainsi, de cet objet *a*, Lacan fait un mathème, le mathème tétraédrique de ces discours. Et avec ce mathème qui n'est pas le signifiant,  $S_1$ , ni le  $S_2$ , il n'est pas possible de faire du sens. Ce *a* objecte au sens.

Dans le discours du maître, le maître ne comprend rien à son discours. Il en va de même pour l'hystérie qui n'est pas la mieux placée en position d'agent ou de semblant pour comprendre son discours.

Si c'était le cas, il n'y aurait aucune raison, pour elle, d'en passer par le discours analytique. Il en va d'ailleurs ainsi de tous les discours et pour que quelque chose de chacun puisse se saisir, il y a un passage incontournable par le discours analytique. Bien sûr, celui-ci n'est articulable que parce que les autres existent.

À défaut, que chacun se comprenne lui-même, le discours analytique sert à la compréhension des autres. D'où ce que disait Lacan, à propos du discours analytique, à savoir que c'était un discours qui secourt.

---

<sup>23</sup> Lacan J., « De l'incompréhension et autres thèmes », *op. cit.*, p. 70.